

Adieux du primate aux primatologues

Pierre Senges

Number 149, April 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85194ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Senges, P. (2017). Adieux du primate aux primatologues. *Les écrits*, (149), 35–46.

PIERRE SENGES

Adieux du primate aux primatologues

Qui me considère comme un orang-outang se trompe – enfin, ne se trompe pas beaucoup : le sens de l’observation, même diminué chez les visiteurs du zoo, ne s’atrophie pas au point, j’ose l’espérer, de confondre le vautour avec la grenouille, ou de passer à côté de ma généreuse fourrure sans la reconnaître pour ce qu’elle est : l’un des insignes de l’orang-outanisme. Je suis un orang-outang, c’est juste, je m’y résigne comme les spectateurs se résignent à me reconnaître, en éprouvant une courte joie d’amateur élevé au rang de savant du dimanche – et comme le conservateur du zoo se résigne à m’inscrire au catalogue de ses pensionnaires. J’ai renoncé il y a longtemps à être un panda et à susciter des passions enfantines ; j’ai renoncé à être le varan du Nil, à me tenir à l’abri des regards, du matin au soir, et proposer aux amateurs mon absence d’abord respectable, puis énigmatique, puis troublante, puis impardonnable, une absence qu’on prenait pour ma timidité avant d’y reconnaître un long et placide je-m’en-foutisme de lézard. J’ai renoncé à être une mésange, je n’étais pas assez primesautier pour cela, et les rameaux des arbres, je devrais plutôt dire arbustes, n’étaient pas dupes de mes mensonges (ils n’étaient pas assez solides) ; j’ai envié le boa, parce qu’il intime le respect, j’ai envié aussi le condor, malgré sa vieille crasse d’oiseau en cage, dépourvu de ses dernières plumes et de sa fausse gloire

inca ; j'ai même envié l'âne, c'est vous dire à quel point j'ai pu être désespéré : l'âne domestique planté là au milieu de tout cet exotisme, pour le réfuter sans bouger, debout sur ses quatre pattes, la tête plus grosse que le reste du corps, obstiné, non pas à demeurer sur place, mais à être l'âne qu'il est depuis toujours. À tout prendre, mieux vaudrait être une harpe, sans esprit, sans conscience, mais aérienne, délicate, tendue de part et d'autre entre elle-même et elle-même, susceptible et gracieuse, le contraire d'un âne, qui est rempli, obscur, mat et donne un *la* impur inspiré par la frustration.

Donnez-moi le titre d'orang-outang ; je revendiquerai ma nature de primate avec toute la bonne volonté militante qui me reste (à mon âge), confondue avec la force elle aussi placide de l'arbre où je me tiens perché (perché est un bien grand mot – n'importe qui d'autre à ma place aurait dit plutôt vautré : en vérité, je m'y appuie) : je suis l'orang-outang, et si possible, je veux l'être, je veux persister à mon tour, je veux me réveiller aussi orang-outang que la veille, et m'endormir sur ma branche en retenant dans mes quatre poings fermés ma nature de grand singe qui m'échappe un peu plus de jour en jour (ou bien bat la campagne, ou bien me trouble et me joue des tours, ou bien me prend en pitié, ou bien tente de me consoler mais si maladroitement qu'elle ajoute un chagrin au chagrin mal dégrossi du singe). Devant des juges, s'il en reste, je dirai orang-outang, et devant des spectateurs de ménagerie de cirque à qui je veux attribuer encore l'innocence et la prédation, je dirai orang-outang – devant des zoologues, j'arracherai le dernier poil de mon crâne, je leur offrirai en guise d'échantillon et de souvenir d'amour perdu ; je leur donnerai un bout de ma peau pour qu'ils y écrivent le nom d'orang-outang, avant de me coucher sur la terre et de me léguer tout entier à des taxidermistes.



Je suis un orang-outang, nous sommes d'accord, mais soyons plus précis : je suis le dernier orang-outang : au-dessus de moi, plus personne, la mort des ancêtres, des sépultures, l'extinction des vieux singes timides et biodégradables s'en allant mourir au fin fond des forêts, disons derrière un tas de branchages – à côté de moi, vous le voyez, plus personne : des voisins qui ont fichu le camp, d'autres qui sont tombés à la renverse, d'autres encore, les plus nombreux, qui ne sont même pas venus au monde, soit par inadvertance, soit par mauvaise volonté (ou bien encore parce qu'ils sont circonspects, et depuis des jours, dans des limbes qui ressemblent à l'Amazonie, préfèrent hésiter). J'avais des cousins : avant-hier encore je pouvais les entendre, leurs cris faibles et lointains me donnaient l'impression d'une famille quand elle occupe un terrain de plus en plus vaste, sans s'inquiéter du vide grandissant entre deux arbres.

Autour de moi, immédiatement autour, rien : le courant d'air entre des rameaux dégarnis (en vérité, les barreaux de ma cage), le vent de la plainte des espèces disparues (en vérité, le vent tout seul, sans la moindre signification), des épluchures de fruits, des coquilles de noix, des écorces, une poignée de porte, des tiges de rien du tout, pas grand-chose de mieux, ni un miroir, ni un autre moi-même pour devenir au moment voulu le réceptacle de mes confessions : les confessions du dernier représentant de l'espèce. Ma solitude est vaste, elle regarde loin au-delà d'un petit périmètre, elle prend le risque de se perdre, mais elle est souveraine, elle est sans exemple : autant que je m'en souviennne, je ne crois pas avoir vu d'ancêtres orang-outang aussi seuls que je le suis aujourd'hui – bien sûr, on en a connu, des solitaires, des oncles

misanthropes, on s'en souvient encore, des adolescents partis vivre ailleurs une vie plus belle, et surtout des arrière-arrière-grands-pères s'isolant pour mourir, dignes et intouchables, pourtant surveillés de loin par le reste de la tribu : un solitaire dans mon genre, il n'y en a jamais eu, je suis le premier de la famille, probablement le premier de toute l'île de Bornéo, et le premier au monde, bien obligé d'improviser chaque matin une manière d'agir.

J'hésite à accomplir ma solitude, selon quel tour ? une solitude snob ? exprimant la contrariété en présence de la foule, l'occasion pour moi d'opposer ma superbe unicité à la multitude ; une solitude mélancolique ? peu à peu malade, qui trouverait dans la robe de chambre puis dans le pyjama son attribut parfait, à condition qu'il pendouille ; une solitude de haute retraite ? dans le froid, exposée à la tramontane qui passe par une cheminée éteinte, et entre des murs, tournant le dos, broyant du noir, lisant *La Maison Usher*, jouant de l'orgue (et encore, sans se presser) ou épluchant avec des gestes de notaire la dernière des bananes léguée au dernier singe – et cette fois encore, dans la mise à nu de la banane, ni appétit ni joie, rien que des funérailles.

Une solitude plus intellectuelle, non ? plus au fait d'elle-même : capable de susciter l'émotion chez les autres, l'émotion de ceux qui ne meurent pas, capable de faire son autoportrait, et avant la disparition de mon corps au complet (la cendre aux cendres) de faire tenir l'extinction de l'espèce dans un livre – peut-être dans une seule page. Comme je suis un orang-outang, que je dépends de la vie sauvage, que je pèse mes 100 kilos, comme j'ai le crâne épais, comme je suis capable de digérer un bœuf, je pourrais mettre au point une solitude furieuse : elle m'accompagnerait pour mes derniers jours, j'incarnerais avec elle la colère et le sentiment d'injustice, je

déclamerais la fin des espèces en me frappant la poitrine, je reprendrais l'un après l'autre chacun des gestes de la parade nuptiale pour mimer la révolte, la révolte du tout dernier orang-outang – un brave garçon pourtant, si délicat, destiné contre son gré à mourir en héros, en bravant les docteurs.

D'ailleurs, en effet, pourquoi pas une solitude héroïque ? qu'est-ce que vous dites de ça ? seul, très haut perché, loin de toute cage, de branche en branche, à la fois Homère et Achille, toujours plus épique à mesure que je me retire, au sommet de ma gloire le jour où j'aurai enterré mon dernier arrière-grand-oncle, d'un coup de talon, sans me retourner, et surtout sans une larme – désormais seul, rouge, flamboyant, proche du soleil, laconique, faisant tout pour disparaître en me perdant au sein d'un héroïsme si absolu et si profond qu'il en devient énigmatique.

Ou bien une solitude capricieuse : moi, le dernier des derniers, libre enfin de tout faire, débarrassé de ses semblables et du souci de leur ressembler, libéré des devoirs de l'appartenance et des réunions de famille ; enfin émancipé, pas trop tôt, à mon âge, prêt à courir le guilledou, voler d'un palmier à l'autre, tous les fruits pour moi et toute la planète à mes pieds, libre si ça me fait plaisir d'interpréter une version de l'orang-outanisme selon ce me vient à l'esprit, puisque, après tout, j'en suis le seul témoin.

Une solitude de martyr : en plein désert, la terre couverte d'écailles, moi accroché au dernier arbre, et le dernier arbre à mon bras, tous les deux attendant l'orage qui ne vient pas – et tirant la langue, la langue de l'assoiffé et du blasphémateur.

Pour un individu, mourir est un pacte difficile : l'humiliation et la peur panique contre de vagues mais illimitées promesses de rédemption, ou de pur au-delà, où l'être se perd pour connaître le soulagement – il faut alors faire ses petits paquets, pardonner ou ne pas pardonner aux vivants, crever ou ne pas crever le matelas pour dévoiler sa fortune, convoquer le notaire à qui on a confié jadis un testament aujourd'hui passé de mode, renier le Bon Dieu pour solde de tout compte ou bien au contraire entamer sa conversion (et c'est un commerce de non-dupes : ni Lui, s'Il existe, ni le mourant, s'il ne veut plus se faire d'illusions) – et regretter le temps jadis, faire le catalogue des conquêtes et des inconquises, pointer du doigt les terres invisitées, rendre hommage comme Pouchkine au dos des livres de sa bibliothèque, énumérer les siens, des nombres maigres, rassembler des souvenirs, puis renoncer, accepter le désenchantement, une minute avant de disparaître, comme la forme la plus précieuse d'enthousiasme.

Mais mourir, pour le dernier représentant de l'espèce ? ce n'est pas la même cérémonie : c'est autre chose, comme pompe, comme circonstance et responsabilité, et c'est des inquiétudes dépassant d'assez loin la pauvre capacité d'un individu à se soucier de lui-même. Je voulais mourir seul pour moi-même, en tout cas m'apprêtais à le faire, prenant modèle sur deux ou trois grands-pères disparus avant moi, tantôt héroïques, tantôt lamentables, en tremblotant, en léguant leurs derniers poux, en y croyant encore jusqu'au dernier moment – je pensais accomplir ma mort avec la modestie de l'individu préoccupé uniquement de son sort, convaincu au moins de tomber dans l'oubli, d'avoir autour de mon lit l'indifférence de ma tribu au grand complet, une indifférence reconfortante, comme un doux chant de sirène allant s'amenuisant – (il m'incite à prendre le large, en tout cas ne veut pas me retenir).

Une mort tranquille, sans enjeu, vous voyez ce que je veux dire: l'égoïsme de la plante verte quand elle fane sans rien demander à personne: aucune crise de civilisation autour de cette agonie de pâquerette – aucun traumatisme: ni l'angoisse darwinienne de voir disparaître les grands singes, ni d'infinis débats de spécialistes pour s'interroger sur un avenir de plus en plus brinquebalant. C'était mon rêve, pouvoir rendre mon dernier souffle sans ranimer les combats des primatologues contres les multinationales du bois de construction: j'avais prévu de mourir pour moi-même. En vérité, je n'ai rien pré-médité, ou trois fois rien: j'ai vécu à tâtons, comme tout le monde, rebondissant d'un bord à l'autre, j'ai subi, j'ai observé, j'ai tenté de faire de mon observation une manière de revanche sur le sort subi, ça n'a servi à rien; j'ai rusé comme j'ai pu, j'ai eu des petites audaces mais j'ai fait profil bas, et de temps à autre, l'âge venant, je me suis surpris à envisager ma mort, sans jamais entrer dans les détails, j'aurais voulu qu'elle ressemble à une approbation. Mourir pour moi-même, et que cela ne regarde personne – au lieu de ça, je le sais bien, mon dernier souffle inquiète des hommes qui le mesurent, mes derniers jours sont comptés par d'autres plus inquiets encore; il y a, je le sens, tout autour de moi, une agitation de palais et d'hôpital à la veille d'un bouleversement. Mes responsabilités me dépassent, moi et mon vieux corps: j'ose à peine remuer un genou, de peur de remuer le mauvais, j'ai des toux mesurées, chaque chose exige de moi une précision malade – je dois vous l'avouer: j'ai des scrupules à mêler mon énorme rous seur ronde et comique à des histoires bien plus sérieuses d'extinction des espèces (d'ailleurs, les médecins tout autour de mon lit, accompagnés d'anthropologues, sont gênés d'exhiber un singe comme moi, aussi exotique, aussi carnavalesque, au cours d'un débat sur le devenir du genre humain).

Ma survie ? du hasard, pas de prédestination, en tout cas à première vue : je n'avais pas vocation à finir seul entouré de témoins ; emportant avec moi les secrets de l'espèce – pas non plus vocation à survivre à l'heure où tout le monde disparaît sous les inondations. Dès le berceau, à considérer mon air un peu chétif, on n'aurait pas parié beaucoup sur mon sort, et même un prophète bienveillant tombé de la hauteur des arbres, pour me faire plaisir, n'aurait pas daigné voir en moi un futur rescapé. Je n'ai rien fait pour m'en sortir, toute la jungle de Bornéo et les faux rochers du zoo me sont témoins : je n'ai pas rusé, je ne me suis pas dissimulé, enfin, pas plus qu'un autre, je n'ai pas envoyé mon frère mourir à ma place, je n'ai usurpé aucune bonne étoile, je n'ai pas abusé du mensonge (le mensonge est rare chez les orangs-outangs, mais il existe, c'est un mensonge de bâton et de demi noix de coco), je n'ai pas prospéré sur ma mauvaise foi, je n'ai pas été plus lâche que la plupart de mes semblables, je n'ai pas fait la fine bouche, j'ai mangé ce qui se présentait, j'ai pris des risques sur les branches, j'ai bravé le déséquilibre, j'ai fait l'amour au-dessus d'un abîme – et distrait comme je suis, j'ai dû m'endormir plus d'une fois dans la gueule d'un tigre.

Les autres, pendant ce temps : des dizaines, des centaines d'orangs-outangs, des centaines de trépas, et pas beaucoup de temps pour accomplir le deuil : des chutes, des mauvais rhumes, des accidents de chasse, des maladies honteuses, des accidents sur terre ou sur mer, en voyage depuis Bornéo jusqu'aux pieds de vos immeubles, de la neurasthénie, la fatigue des os, la mélancolie, des morts douces, presque spontanées, comme la sieste après le repas : beaucoup de mes semblables disparus sans cérémonie après s'être morfondus seuls pendant des jours au fond d'une cage où ils étaient pourtant choyés – *choyés*, c'est le mot exact : des arbres en pot et des corneilles pour remplacer

les perroquets. Chacune de ces morts était une anecdote dans la vie d'un primatologue et la minuscule partie de votre anthropomorphisme : n'empêche, chacune d'elle était l'amenuisement de mon espèce, et pour moi en particulier la confirmation du miracle de ma survie. Quand il restait encore mille de mes semblables, je pouvais me considérer chanceux ; quand il en restait encore cent, j'étais un béni parmi quelques bénis ; seulement dix, et j'obtenais la béatitude ; quatre puis trois, et j'étais l'élus serré entre deux autres élus, ignorant tout des raisons de mon élection mais disposé à la déduire, pour peu qu'il réfléchisse une seconde : la déduire du désert. Maintenant je suis le dernier, et j'ai beau faire, je dois me voir comme un miracle ; consterné et reconnaissant, je solde ma culpabilité, je cesse de m'en vouloir d'être le vivant chargé par tous les morts, je m'accorde le pardon en invoquant les accidents, et devant vous tous, encore une fois, je veux faire dépendre le miracle du hasard (pas même le pur hasard, le hasard imparfait). Le hasard est cruel, il est injuste, grotesque, involontairement peut-être ; je veux bien me sentir responsable tout à la fois de la cruauté, de l'injustice et du grotesque, mais je vous demande de me pardonner, vous qui êtes si nombreux, et qui me survivrez : me pardonner d'être aussi peu digne de mon unicité.

Vous ne pourrez jamais m'en vouloir d'avoir survécu si à votre tour vous me survivez et si bientôt vous faites de mes funérailles la glose d'un milliard d'hommes au sujet d'un seul singe.

Je ne m'attendais pas à devenir un jour l'espèce à moi tout seul – et si je l'avais su, j'aurais fui à grandes enjambées, je serais allé me fourrer ailleurs, dans des bras étrangers

peut-être, ou bien à l'eau tête la première pour me cacher au beau milieu d'un banc de poissons. Les oranges-outangs, de vous à moi, la barbe (je devrais plutôt dire : quelle plaie) : cette lourdeur atavique, ces manières arboricoles, ces grosses têtes de braves singes penchées d'un côté, puis de l'autre, d'un côté, puis de l'autre, une fois toutes les demi-heures ; cette fausse nonchalance qui cède à une fureur aussi déplacée, cette paresse de peuple singe habitué à vivre d'arbre en arbre, plutôt de sieste en sieste, ce régime de bananes dont on se contente depuis la nuit des temps, ce sourire de dents jaunes juste après la banane, ces ventres de bons pères de famille hébétés après le devoir accompli, allez savoir quel accomplissement, ces heures de sommeil passées en bâillant devant des témoins comme s'il fallait être fier à ce point de notre sommeil d'animal sans grammaire et de la cavité à peine sondable de notre bouche, ces heures de sommeil abruti, les jambes écartées, le nombril en avant, et l'amour vite essuyé certains soirs du dimanche, sans un cri, sans beaucoup de joie non plus, une satisfaction égale à celle de la banane, entre nous soit dit, et qui nous interdira à jamais de connaître le véritable paradis. Croyez-vous vraiment à mon désir de représenter l'espèce des oranges-outangs, ici, devant vous, avec tout ce que cela suppose de cérémonieux : une gravité digne des repas de famille quand ils n'en finissent pas – digne aussi de la classification phylogénétique du vivant ? Non, c'est au-delà de mes forces : même devant des témoins qui exigent de moi l'esprit de famille et la conscience de classe, je ne pourrai pas accomplir mon devoir – déjà beau si je parviens à mourir en mon nom sans me plaindre, en restant propre jusqu'au seuil de l'au-delà. Je réserve mon dernier souffle pour calmer ma peur, retenir mes larmes, éviter toute forme d'indécence et conserver pour moi seul des secrets d'ailleurs sans importance.

Que les orangs-outangs aillent au diable, encore une fois – s'ils y sont déjà, tant mieux pour eux, je me contenterai de les rejoindre ; s'ils n'y sont pas, je les y invite, ou bien je les y pousse, tôt ou tard, on constatera qu'on a bien fait de disparaître : qu'au moins notre fourrure serve à tisser des tapis pour le sommeil de quelques saints innocents. Et maintenant que je suis seul, les docteurs doivent me croire sur parole : j'improviserai à leur micro, s'ils me le tendent, une *Histoire des orangs-outangs*, plusieurs histoires tant qu'on y est, imitées de Plinie l'Ancien ou copiées sur la *Vie des mammifères marins*, je pourrai ajouter de la fantaisie là où elle nous a tant fait défaut, je vous donnerai une toute autre figure, je réciterai des exploits absurdes au lieu de renier frontalement mes ancêtres, je ferai une entorse à la théorie de l'Évolution ; je broderai en restant attentif à la construction de mes phrases ; je tirerai les orangs-outangs du côté des singes capucins, puis des volatiles, j'en ferai une espèce d'oiseau, il faudra me croire sur parole ; j'évoquerai l'éclosion des œufs et les familles bienheureuses penchées au-dessus des coquilles, je montrerai la plume arrachée au dos de ma grand-mère ; après quoi, vous devrez me suivre quand je parlerai de nageoires et d'eaux profondes. Par respect pour le dernier représentant de l'espèce, les docteurs ne voudront pas me contredire, leur crédulité sera complète, comme un cadeau fait au seul survivant avant la fin du monde ; j'aurai des requiems trompeurs, je prononcerai des oraisons sur moi-même et sur mes semblables, elles seront fausses du début à la fin, vous aurez la chance de vous y reconnaître – je vous promets qu'elles seront touffues, elles remplaceront les forêts clairsemées. Donnez-moi la parole : je ferai des orangs-outangs une peuplade légère marchant sur des échasses, collectionnant les fleurs ; j'en ferai un mélange d'hippocampe et de colibri, je leur retirerai cette lourdeur comique

qui vous est si sympathique ; j'effacerai les gros ventres, les nudités contentes d'elles-mêmes, j'obligerai ceux qui bâillent à se taire – alors vous verrez dans le peuple orang-outang un peuple secret et raffiné habitant les bibliothèques, amateur des poésies d'Ovide et sensible à la dernière mode, si la dernière mode est une futilité capable de nous détourner de nos envies de brutes.

Et maintenant je ne veux plus même être conscient de mon devoir ; je veux pouvoir vous quitter comme un traître – si je devine un seul moment d'inattention parmi les savants qui m'observent, j'en profiterai pour m'enfuir : ce sera le départ d'un inconnu par la terrasse vers le jardin et vers la nuit alors que tout le monde danse encore au bal. Je vous laisse seuls : seuls, vous saurez, j'en suis sûr, reconstituer l'orang-outang d'après le vide qu'il laisse derrière lui ; et au cours de mes funérailles, funérailles de toute mon espèce, vous vous considérerez gravement les uns les autres.

